

Dénichements

Marc-André Cholette-Héroux et Olivia Tapiero

Numéro 165, été 2020

Écoutez ! Je serai votre chien, un bon chien, mieux que tout autre chien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93888ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Cholette-Héroux, M.-A. & Tapiero, O. (2020). Dénichements. *Moebius*, (165), 9–14.

Dénichements

Pour tout avouer, nous avons hésité un instant avant d'arrêter notre choix pour le thème de ce numéro sur la citation de Vladimir Slepian, devinant combien l'imaginaire canin convoqué est alléchant, mais redoutant les motifs tout prêts qu'elle suggère. Tout compte fait, c'est avec régale que l'on suit cette collection de textes à mesure qu'ils déjouent avec adresse et intuition, encore et à nouveau, et de différentes manières, les topoï attendus.

Si la tension entre les maîtres et les chiens est particulièrement palpable par les temps qui courent, l'écriture peut advenir comme lieu (niché, il est vrai) où de telles hiérarchies se renversent, se brouillent, se complexifient. Les textes que nous vous présentons ici vont dans le sens de cette complexification des rapports de pouvoir, loin des paradigmes binaires auxquels nos regards sont trop souvent contraints.

Dans « Voilà ce qu'il faut faire, Jaja : sortir la langue sans japper », Pascale Beauregard profile le drame muet d'une famille. Plusieurs épaisseurs d'impossibilité de dire cachent un noyau profondément noir, dur, cruel. Le récit est si bien refoulé, si bien tu, qu'il n'irradie que parce qu'il est pris en charge, dans un dispositif retors, par la voix la plus coupable.

La poète Pascale Bérubé explore l'amitié et le dédoublement, qui apparaissent à la fois comme menace

de disparition et possibilité d'être multiple : dans « statement piece », si l'écriture est indissociable du corps, la recherche d'incarnation est profondément ambiguë, elle se joue entre l'image et le geste, entre la chair et la virtualité, entre l'effritement et la voix qui y échappe.

Avec humour et habileté, Julien-Pier Boisvert montre à quel point on peut devenir subjugué par une image – ici, celle de Quasimodo –, qui orientera la suite de nos désirs. Sur un fond de gentrification et de nostalgie en VHS, « Un bon garçon » parcourt l'érotisme des jeux de pouvoir à contre-pied des stéréotypes mal informés qui touchent les communautés BDSM : ici, la confiance et la vulnérabilité sont centrales, et donnent tout son poids à la soumission.

Le poème « Chienne de mer », signé Maude-Éloïse Brault, présente une atmosphère durassienne où la mer devient le témoin impitoyable d'une maternité sanglante et d'une famille nucléaire devenue menace.

Portée par l'écriture limpide et gracieuse de Fidélie Camirand, la nouvelle « La cour des grands noyés » nous entraîne dans la cruauté érotique de l'enfance, où le désir se grave entre la transaction et la pulsion de mort.

Ludovic Champagne élabore dans ses « Remarques » une configuration fébrile de plusieurs champs de force, ralliant différents supports textuels, différentes paroles, différentes énonciations, au carrefour de l'essai, du poème, de l'article, du collage. Pourvu d'une ligne de tension certaine – la menace, la prédation, l'inquisition, l'application de la force nécessaire –, le texte évite activement, admirablement de se constituer en système.

Dans « Chiens de frères », de David Clerson, six livres sont passés en revue, six déclinaisons obsessionnelles d'une fixation canine, du dédoublement, de la répétition.

Cette sorte de compte-rendu réussit le tour de force de procurer le même cauchemar, la même angoisse, la même imprégnation que les textes mystérieux qu'il décrit. La lecture laisse toujours l'impression nauséuse que le sens échappe, que la signifiante se dérobe aussitôt qu'on tente de s'en saisir franchement, comme les étoiles trop pâles, invisibles au regard le plus concentré, se devinent pourtant obliquement, du coin de l'œil.

Dans « Kim », de Thomas Désaulniers-Brousseau, une narratrice au parcours légèrement aléatoire accepte d'aller camper avec une vague connaissance – avec une grande finesse, l'auteur parvient à représenter l'ambiguïté des frontières qui distinguent le deuil de l'envie, l'errance du désir, la mélancolie du dédain.

Le collage « Un petit chien docile » de Mathieu Dubé rassemble plusieurs morceaux de langages pour leur faire jurer subordination et conformité. Mais il demeure ici une révolte dans l'abaissement : l'énonciation fière, provocante, reste debout dans sa promesse de ramper. Anonymisé par la décontextualisation et la recontextualisation, l'antagonisme à l'œuvre dans le collage s'appréhende à n'importe quelle échelle : le *je* et le *vous* qui s'opposent peuvent revêtir les contours d'individus comme de classes.

Avec « Onirologie », Mathieu Hachebé rapporte une série de rêves, présentant une à une leur scénographie singulière, leurs règles et leurs contraintes inédites. Ici, l'économie descriptive de la langue fonctionne de pair avec les géométries troublantes du rêve. Elle suscite bien sûr une vague inquiétude, mais soulève aussi le caractère comique de l'absolutisme des rêves, de leur spécificité obstinée, de leurs détails délirants.

L'amorce du poème « Je ne sais penser à autre chose » le situe tout de suite : « nous sommes à la ferme ». Emilie Pedneault y dessine un réseau sensible d'odeurs, de textures, de couleurs. Mais, dans l'angle mort, toujours cette présence endémique, envahissante, dont la pensée voudrait se détourner.

Traversé par une voix en sourdine, « je cherche sur toi la voie praticable » d'Anna Quinn est porté par un désir de s'abîmer. L'orage semble aux abords du poème, qui fait le dos rond, se love dans ses derniers retranchements, entre résilience et supplication.

Avec « Dies Iræ », un élan de prose gaillarde où le grotesque est manié avec humour, Benedetg Zumthor donne voix à un corps monstrueux, otage d'un appétit aussi insatiable qu'ostracisant.

Si la peur est le point de départ de « Cicatrices », de Cédric Trahan, l'écriture ne se veut pas effrayée, mais patiente et sensible. La peur en question – sourde, préconsciente, reçue en héritage – est suspecte au vu de son décor (une ville inoffensive et médiocre), si bien que l'origine de la menace, de la férocité couverte, est remise en cause. Pas à pas, avec vulnérabilité, il s'agit d'en suivre les traces.

Il faut le noter, l'un des titres du numéro, « Du désert rouge », est largement antérieur aux autres : publié dans le cadre de la rubrique du fonds *Mœbius*, le poème d'Élise Turcotte, retouché pour l'occasion, est initialement paru dans le quatorzième numéro, en 1982. Son flux éperdu, propulsé par la déchirure, oscille entre la douleur de l'oubli encore à venir et celle de la mémoire trop assidue. L'écriture ne s'embarrasse pas de son impossibilité pour poursuivre sa finalité : être entendue.

Le romancier Patrice Lessard investit la rubrique « Penser la création » avec « Imagineur », où il mène une réflexion sur l'errance, le voyage, les lieux et les coïncidences qui pavent le chemin à la fois rigoureux et tâtonnant de l'écriture, et ce, toujours en dialogue avec des voix qui viennent d'ailleurs pour façonner l'ici.

Dans sa « Lettre à n'importe qui », Maude Veilleux expose, avec une lucidité impitoyable, l'indissociabilité des abus de pouvoir intimes et institutionnels dans le monde littéraire. L'intelligence sans pareille de la poète verse du sable dans l'engrenage des institutions culturelles et des paradigmes marchands qui leur sont inhérents. Ici, on comprend bien que le capitalisme et la misogynie, qui façonnent la construction des institutions culturelles, représentent plus que jamais une menace pour l'articulation de pensées résistantes.

Enfin, Yara El-Ghadban, à qui est confiée la résidence de création de *Möbius* depuis le dernier numéro, signe ici le deuxième de ses « Manifestes avant l'aube », « Appartenir à l'histoire ». Le titre révèle d'un même souffle un enjeu narratif et politique. Quand elle est si inextricable des mouvements millénaires du monde, comment aborder sa propre histoire sans prétendre à sa singularité ? En ne revendiquant que sa narration – ce qui n'est pas gagné d'avance : ici, la prise de parole ne se négocie d'ailleurs qu'à la faveur d'une prétériorité, d'un conditionnel : « Si j'étais la seule narratrice de mon histoire, et que vous me lisiez sans préjugés, je vous parlerais de ma grand-mère maternelle [...]. » Le récit qui suit, centré sur le village disparu de Saffouryeh, s'écrit, non sans arrachement, depuis la mémoire inscrite « au fond des yeux ». Ce qu'il en coûte à l'autrice pour remonter le fil et suivre la trace de cette

histoire en fait justement sentir tout le prix : sans ce genre de précieux contrepoint, sans ces narrations nécessaires, c'est l'anonymat amnésique de l'Histoire, l'unique réécriture coloniale qui triomphent, la version blanchie, définitive de ceux qui se permettent de croire que l'Histoire leur appartient.

Marc-André Cholette-Héroux
et Olivia Tapiero

Membres du comité de rédaction